

Maurice ROBIN

Université de Paris X-Nanterre

**LES MUTATIONS POLITIQUES DU DISCOURS
A L'EST : DE L. BREJNEV A M. GORBATCHEV**

Au début des années 1980, je m'étais intéressé à l'utilisation de certaines méthodes de la linguistique en science politique. J'avais écrit un article sur «Idéologie (s) giscardienne (s)» dans la revue *Pouvoir* (numéro spécial de 1979). Accomplissant une mission auprès de l'Université l'Istanbul, j'avais eu le privilège d'en discuter avec Berke Vardar. Avec beaucoup d'indulgence, il me dit avoir été intéressé et m'invita dans son groupe de recherche pour parler de ce que la science politique pouvait tirer de la linguistique. J'eus la sottise d'accepter et donc de prononcer une conférence sur ce sujet devant des spécialistes.

Mais cela me fut très profitable. Sans doute les collègues turcs et Berke Vardar en particulier, ne manquèrent pas de me faire des remarques utiles... et souvent cuisantes. Mais j'espère en avoir tiré quelque bénéfice.

Quelques années plus tard, j'intervins dans un colloque à Rabat, où je fis un exposé sur «Les mutations politiques du discours à l'Est, de L. Brejnev à M. Gorbatchev». C'est cette communication que je veux publier en hommage à Berke Vardar. Ce qui y sera jugé bon sera le résultat de nos conversations. Le reste est de mol...

Taverny, le 4 mai 1997

Constater qu'il y a des mutations du discours politique en Union soviétique est très facile : il suffit de comparer un discours de Leonid Brejnev et un discours de Mikhael Gorbatchev. Mais cette constatation globale ne suffit pas : il est nécessaire,

avant de tirer les conséquences des changements, de passer à une étude plus fine des différences, de s'efforcer d'en déterminer les significations, d'essayer d'examiner, voire de prévoir, les conséquences qu'elles peuvent avoir en ce qui concerne les attitudes, les comportements, les croyances des soviétiques.

Pour cela une analyse classique de texte comme le fait remarquer P. Bourdieu, ne suffit pas : elle n'aurait d'autre résultat que de redoubler les présupposés, l'idéologie exprimée, d'une façon plus ou moins expresse, plus ou moins tacite, dans les discours. Il est donc nécessaire d'appliquer à cette analyse comparative des techniques plus élaborées, reposant sur une base théorique solide, pour répondre aux questions précédemment posées. Naturellement, il n'est possible ni de laisser cette base épistémologique totalement dans l'ombre, ni bien sûr d'en faire un exposé réellement exhaustif... mais il faut en donner tout d'abord un aperçu rapide.

L'analyse du discours présuppose la définition de celui-ci. C'est à Benveniste que je l'emprunte. Pour lui, un «discours» (au sens technique du mot) est «Toute énonciation, supposant un locuteur et un interlocuteur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre de quelque manière»¹. Ainsi, suivant ici la voie tracée par Wittgenstein dans ses «investigations philosophiques» (1945) et sa théorie des «jeux de langage» mais aussi celle de l'école analytique anglo-saxonne, deuxième manière (avec AUSTIN et SEARLE, et la théorie des «actes de langage»), Benveniste défend le discours comme un «acte» (parmi d'autres), pour changer l'autre, les autres... définition qui, on le voit, s'applique parfaitement aux discours politiques qui ne visent pas la vérité mais l'efficacité. Mais comment «changer l'autre» par la parole? Montesquieu (après bien d'autres) nous avait indiqué clairement le chemin lorsqu'il écrivait, à propos de certaines «démonstrations». «Ce sont des raisonnements qui convainquent tout le monde, mais qui ne touchent personne»², reprenant par là un lieu commun pour son temps, mais bien oublié aujourd'hui.

1 Problèmes de Linguistique générale, p. 242.

2 Ed. Pleiade t. I, p. 212.

La pragmatique du langage est la discipline qui s'efforce de saisir cet efficace du discours, à travers les modalités mêmes du discours exprès, les formes d'énonciation, s'efforçant, dans l'énoncé de repérer le contexte du discours, ses acteurs³, ses enjeux. C'est en usant des «méthodes» de la pragmatique⁴, en les adaptant (dans la mesure du nécessaire), que j'ai moi-même écrit un essai sur l'analyse du discours giscardien⁵ et que mes étudiants, depuis plusieurs années, étudient le discours des hommes politiques français, mais aussi anglais (M. Thatcher), américain (R. Reagan), espagnol (F. Gonzales), Latins américains (D. Ortega), italien (Craxi).

En ce qui concerne l'Union soviétique, plusieurs étudiants (russophones... ou non) ont étudié les «discours» soviétiques (Staline, Brejnev, Gorbatchev) soit au niveau des thèses, soit à celui des mémoires de D.E.A.

Cette année même, dans le cadre d'un module méthodologique, nous avons comparé deux discours «soviétiques» portant sur le même problème : les rapports entre les «nations» composant l'Union soviétique, et l'Etat «multinational fédéral» qu'elle constitue.

II s'agit :

● du discours de Leonid Brejnev du 21 décembre 1979. Le discours est un rapport prononcé à la séance solennelle commune du Comité central du P.C.U.S., du Soviet suprême de l'URSS et du Soviet suprême de la RSFR au Palais des Congrès du Kremlin.

● du discours de Mikhaél Gorbatchev, prononcé à la réunion du Soviet Suprême de l'URSS le 26 novembre 1988.

Appliquant cette méthode aux deux discours précités, nous avons, avec un groupe d'étudiants du D.E. A. de Politique comparée de l'Université de Paris X, tenté une comparaison systéma-

3 En prenant, comme Umberto Eco, ce mot au sens large, mais précis, qui englobe locuteur-interlocuteur.

4 Dont on pourra avoir une idée simple, mais précise, dans Armengaud (Françoise), La pragmatique, Pouris, 1987 P. U. F., Qve sais-Je ?

5 Idéologie (s) giscardienne (s), Pouvoirs 1979.

tique des systèmes d'énonciation des deux grands leaders politiques soviétiques.

De notre travail, il résulte que le discours gorbatchevien est beaucoup plus «personnalisé», mais aussi beaucoup plus autoritaire que celui de Leonid Brejnev mais qu'il est aussi beaucoup plus «pragmatique». Remarque : les deux textes ont été étudiés dans leur traduction en français, aucun étudiant (pas plus que moi-même), n'étant suffisamment «russisant» pour que l'examen puisse être mené dans la langue originale. Cela limite beaucoup le degré de validité de la recherche.

Un discours plus personnalisé, plus autoritaire

Que le discours gorbatchevien soit un discours *autoritaire*, c'est une réalité avouée clairement par Gorbatchev lui-même, et par les «supporters» de la perestroïka. «La perestroïka n'est pas un processus spontané, mais dirigé»⁶ déclare M. Gorbatchev. Youri Afanassiev de son côté, dit à Jean Daniel «Vous avez raison quand vous dites que c'est parti d'en haut»⁷. Mais le «maître du Kremlin» va plus loin lorsqu'il précise que pour lui dans le discours : «il s'agit de rallier le peuple aux objectifs que nous nous sommes fixés»⁸. Mais au-delà de ces «reconnaisances» de ce qui constitue la perestroïka, peut-on aller plus loin, et «lire» dans l'écriture même du discours un non-dit qui renforcerait les déclarations expresses?

C'est-ce que nous avons tenté de faire en étudiant :

- le rapport locuteur interlocuteur
- le contexte du discours
- les enjeux du discours dans la langue même utilisée.

6 Perestroïka, Paris 1987, p. 73.

7 Afanassiev (Y). Daniel (J). Cette grande rumeur à l'Est. Paris 1989. Marensell.

8 Idem p. 90.

A. Locuteur-Interlocuteur

Le couple locuteur-interlocuteur ne peut être dissocié. Le locuteur de l'énoncé (c'est-à-dire celui que définit l'acte-même d'énonciation) est directement lié à l'interlocuteur qui est certes matériellement ce qu'il est, mais qui est défini dans le discours dans ce qu'il doit être.

Le locuteur construit par l'énoncé n'est pas le même dans le discours gorbatchevien du 26 novembre 1988 et dans le discours brejnevien du 21 décembre 1972 : le «sujet de l'énonciation est... Mickaël Gorbatchev lui-même (17 occurrences du je), alors que celui du discours de Brejnev est un «nous» équivoque (le Parti, son Bureau politique, le Président du Soviet suprême, le peuple soviétique). -Ainsi ce qui nous intéresse ici directement, ce n'est pas l'homme qui prononce le discours, dans sa matérialité, mais celui qui «se constitue» dans le texte lui-même. Nous n'ignorons pas que Brejnev, pas plus que Gorbatchev, ne sont les auteurs des discours. Par ailleurs, ils se bornent le plus souvent à lire, intervenant rarement eux-mêmes pour modifier le texte qui a été préparé. Ces discours présentent toutes les caractéristiques du discours écrit. Ils sont de mauvais discours oraux : phrases trop longues, trop compliquées, vocabulaire rébarbatif. Zinoniev, dans «Les Confessions d'un homme en trop», (trad. fr. Paris 1990) écrit en ce qui concerne L. Brejnev, qu'il «délivrait des discours de plusieurs heures que toute une équipe pondait pour lui... tous les documents théoriques du grand chef soviétique furent écrits par ses collaborateurs les plus ordinaires, des «prolétaires» de l'idéologie de quelques instituts ordinaires»... Ceux-là mêmes, à en croire certains soviétiques, qui écrivent ceux de M. Gorbatchev aujourd'hui. Mais cette équipe s'est modelée sur lui, s'est identifiée à lui. L'intéressant, c'est ce style, cette écriture qui sont l'homme même (locuteur) pour les destinataires. Le locuteur Mikhaël Gorbatchev, n'est pas devenu le locuteur à la première personne subitement. Michel Tatu, dans un article publié par Le Monde le 28.04.1990. distinguait trois Gorbatchev.

— L'Apparatchik classique (1985-87), mais plein de promesses : dans cette phase le « nous » demeure dominant.

— L'architecte d'une perestroïka de plus en plus stupéfiante (1987-89) ; là le « je » devient très important. Mais déjà le « nous » apparaît comme instance de refuge.

— L'homme à poigne, président de l'URSS, qui maîtrise de moins en moins les problèmes : et dans le discours on assiste à un retour du « nous ».

Cependant le « docuteur » Gorbatchev n'est pas seulement l'individu Gorbatchev, mais l'ensemble des qualités qui font son « autorité » et qu'il s'attribue lui-même dans le discours.

Il ne s'agit plus, comme dans le cas de Brejnev, d'un interprète autorisé des textes fondateurs, de celui qui peut en tirer aujourd'hui les conséquences incontestables, mais de quelqu'un qui tire ses sources de vérité de lui-même. Alors que le texte de Brejnev était truffé de citations de Marx, Engels, Lénine... et de quelques autres soviétiques, celui de Gorbatchev ne comporte aucune citation. Les quelques « références » de politesse à Lénine ne sont que des « signaux » adressés aux soviétiques.

● à ceux qui croient, pour montrer le respect qu'on a pour le Maître.

● à ceux (toujours plus nombreux) qui n'y croient guère, et que la brièveté du signal comble dans leur rejet.

Le locuteur est « construit », dans l'énoncé :

— comme un savant, le discours de Gorbatchev étant celui de la science. « La science et la pratique économique démontrent que ... » (Discours du 26.11.1988)⁹.

— comme un savant et un praticien, un homme qui a ainsi ce que Marx avait posé comme inséparable : l'action et le savoir, mais dans une « forme » nouvelle, dont il est l'auteur, la « Nouvelle

⁹ Naturellement ce discours n'est pas scientifique. Si la science économique démontrait quelque chose, cela se saurait... y compris en occident. Toute science ne pose que des énonciations provisoires, non encore réfutées (K. Popper).

pensée» (NOVOIE MYSLENIE). «La nouvelle pensée représente une synthèse, une association de la science et de la politique, ou autrement dit, l'application à l'activité politique de méthodes d'approche spécifique»¹⁰.

— comme quelqu'un de modeste, «L'expérience nous manque toujours et nous n'avons pas encore élaboré le style de travail qui répondrait pleinement aux tâches de la réorganisation» (discours du 26.11. 1988).

Le savant-praticien modeste renforce sa «directivité» par l'utilisation intensive de certaines formes d'énonciation, de certaines fonctions du langage.

— la fonction phatique (interpellation directe du locuteur...), est utilisée plus abondamment par Gorbatchev que par Brejnev. Moins «ritualisé» le discours gorbatchevien manifeste la présence du locuteur, de sa réalité personnelle.

— la fonction conative (ce que doit faire l'autre) est claire. Les impératifs et les futurs précisent ce qu'il faut faire. L'emploi du nous réapparaît dans la fonction conative «jurons» (discours du 26.11.1988).

— mais surtout Gorbatchev, au moyen de la fonction métalinguistique, «construit» un univers nouveau, retravaillant le vocabulaire ancien (Etat multinational, Etat du peuple tout entier), pour lui donner un sens nouveau, imposant par ses qualifications (extrémistes, parasites, stagnation-zastoï) une image de la réalité. Les concepts phares, (Maison commune, glasnost, perestroïka), sont «les mots d'ordre» d'un «nouvel avenir radieux».

Dans cette fonction métalinguistique, l'autorité du locuteur se manifeste d'une façon claire.

Il délimite ce qui sera fait : mais d'une façon d'ailleurs sensiblement évolutive, que la traduction nous restitue : perestroïka a été traduit successivement par restructuration, puis par «réorganisation»... ce qui ne met plus en cause les structures... du moins les structures fondamentales.

10 Bovens. La Nouvelle Pensée politique, dans Dictionnaire de la Glasnost, Paris 19, p. 97.

Il précise même que le but de la glasnost c'est que le parti «soit au courant de tout»¹¹, faisant donc de celle-ci un KGB de l'aveu, comme aurait pu le dire... Michel Foucault.

B) *L'interlocuteur*

A qui s'adresse le discours de Mikhaël Gorbatchev : au Présidium Soviet suprême... oui sans doute. Mais au-delà... naturellement à tous ceux dont il cherche le soutien. Qui sont-ils?

● les bons soviétiques, (ceux qui le suivent naturellement). Il s'agit d'abord de «la classe ouvrière», louée, sollicitée. Ainsi ont-ils «demandé» l'application d'une politique plus ferme... (tout le monde sait ce que cela veut dire). «Je dois vous avouer que les travailleurs de toutes les républiques envoient des lettres à la capitale, en nous reprochant cette veulerie (faiblesse?) excessive dont nous ferions parfois preuve à l'égard des extrémistes».

«Les travailleurs et les intellectuels», ajoute-t-il pour mettre en cause...les autres intellectuels...sans doute.

Il s'agit aussi de la Russie, des Russes sur lesquels on peut compter¹². Faisant allusion aux Baltes, à leur état d'esprit, Gorbatchev souligne que «cet état d'esprit est étranger à la Russie, tout au contraire à ce qui a bien pu arriver à nos frères d'Estonie»?¹³ Ceux-là, il convient de les conforter dans leurs opinions saines. Ils sont les destinataires des «isotopies»? de l'emploi des métaphores des comparaisons empruntées à la conduite automobile (moteur, freinage), à la conduite des navires (ne pas perdre le cap), biologique, spatiale (l'orbite de la perestroïka), militaire (l'offensive de la bureaucratie, la victoire idéologique et morale).

A ce point nous pouvons remarquer :

— que le discours de Brejnev, dans ses destinataires, est plus oecuménique, moins cible.

11 Perestroïka, p. 103.

12 Ce dont on peut douter au vu des résultats des dernières élections.

13 En disant cette phrase à Rabat, on ne peut s'empêcher de penser à l'aveuglement des chefs militaires français au Maroc, au temps du protectorat déclarant : «La plaine est pourrie, mais la montagne est saine».

— mais que les discours de Brejnev sont aussi plus « riches » sur le plan des isotopies (utilisations en particulier des isotopies religieuses).

● Mais les destinataires sont aussi tous ceux qui s'opposent à la perestroïka et qui sont désignés, stigmatisés, culpabilisés.

La liste est longue de ceux qui n'ont pas rallié la perestroïka : nationalistes non-russes, jeunes (à cause du laxisme brejnevien et de la stagnation), les vieux (corrompus ou tout simplement désillusionnés ... « les femmes, les intellectuels » (énumération curieuse mais hautement significative).

— les femmes parce que leur opposition vient de la stagnation (gorbatchevienne) dont elles ont été particulièrement victimes.

— les intellectuels qui jugent Gorbatchev pas assez (voire trop) réformateur.

A tous ceux là quel message est adressé ?

Non point un message mais des notes d'ordre accompagnées de menaces plus ou moins claires (surtout pour ceux qui voudraient nous imposer des valeurs qui nous sont étrangères).

Tous ceux là, il faut les mettre devant leurs responsabilités, donc les culpabiliser¹⁴.

Un discours plus pragmatique

Le discours brejnevien est un discours « normé », « normalisé ». Il correspond à un usage fortement codé, ritualisé du langage. C'est quasiment un langage liturgique, répétitif, bien que différent sur bien des points du langage stalinien, et à plus forte raison du langage khrouchevien. C'est un langage profondément conservateur. On a pu parler à son sujet d'un discours sans référent, s'engendrant de lui même pour se célébrer, s'auto-célébrer. Langage sans référence, mots très abstraits, syntagmes répétitifs, tournures grammaticales fonctionnant pour elles-mêmes. Bref un discours

14 Pour R. Barthes, la culpabilisation est l'arme essentielle de l'idéologie.

en apesanteur : une langue de bois. Le langage «liturgique» engendre le sacré, en assure la gestion. C'est profondément un langage idéologique.

Le langage de Gorbatchev est très différent.

— Son vocabulaire est beaucoup plus concret : on y discute du réel, de l'économique : Gorbatchev s'attache aux choses. Dans le discours du 26.11.1986. les termes concrets, techniques sont très nombreux et employés de façon précise et adéquate.

— Les fonctions du langage qui privilégient le référent sont utilisées largement.

La fonction référentielle du discours est considérable. La diégèse est précise, on sait quant on est, quelle est la situation quels sont les problèmes, les solutions possibles.

La fonction conative (que veut-on de l'autre ?), utilise non point l'autorité mais l'argumentation, la volonté de convaincre et naturellement tous les moyens que la rhétorique met à la disposition de Gorbatchev. De même Gorbatchev n'hésite pas devant les paralogismes (pétitions de principe), fausses inductions (passage de l'exemple à la Loi), fausses déductions (conversion induite des propositions universelles). Mais ces paralogismes sont le lot commun de tout discours politique, et ils étaient tout autant présents dans le discours brejnevien.

Le discours gorbatchevien, ainsi référencé, ainsi argumenté utilise fort peu la fonction poétique du langage.

Sa langue est sèche et les lexèmes ou les syntagmes à contenus «affectifs» sont fort rares.

Discours d'un technocrate, plus que d'un politique, Gorbatchev ne vise pas la corde sensible, n'emploie pas des «formes» spécifiques de la poétisation du discours. Le registre de Brejnev est sans aucun doute plus «émouvant» (même si l'émotion était souvent de mauvais goût), plus poétique (même si cette poésie était bien pauvre).

Le discours brejnevien faisait beaucoup appel à l'imaginaire, en particulier à la mythisation du passé. Toute une série de

représentations communes étaient sans cesse sollicitées, représentations sublimisées auxquelles on croyait, sans y croire, mais qui avaient tout de même leur efficacité.

Dans ce registre de l'imaginaire, (sans doute dans son apesanteur), la majesté du discours brejnevien s'appuyait sur des énonciations quasi religieuses (vocabulaire du sacré, tournures et phrases liturgiques). Le discours de Gorbatchev est en rupture absolue avec ce mode de l'écriture. Ses garants ne sont ni le sentiment, ni la foi, ni l'imaginaire, mais le savoir, la science, le réel.

Quelles sont les conséquences de cette différence «d'écriture» entre L. Brejnev et M. Gorbatchev ? Le K.G.B. et les discours ritualisés de Brejnev avaient annoncé la stabilité de l'URSS (stabilité qu'on peut très bien juger négative). Le discours gorbatchevien, l'activisme gorbatchevien ont produit le pire désordre (peut-être inévitable), mais ils n'ont apporté aucun remède aux maux dont les soviétiques sont accablés.

Une enquête récente d'Ogoniok révélait que ceux qui pensaient qu'en 1990 cela irait mieux qu'en 1989 n'étaient que 3% contre 4% qui en 1988 pensaient que cela irait mieux en 1989 qu'en 1988 (Michel Tatu, le Monde, 24.4.1990).

Dans quelle mesure le «discours gorbatchevien» a-t-il sa responsabilité dans le désenchantement des soviétiques?

● un discours pragmatique est un discours éminemment fragile, vulnérable. Le réel est son critère de valeur. Les échecs de Gorbatchev mettent la crédibilité de son discours beaucoup plus en péril que s'il avait continué à tenir un langage en apesanteur, sans référent, sans critère extérieur d'acceptabilité. L'opérativité du discours brejnevien venait de sa répétition, le même dissimulant l'autre, le rendant possible dans la mesure où il empêchait de le penser.

● l'absence d'élément «idéologique», d'imaginaire, est sans doute très dangereux dans un discours politique. Jean Daniel¹⁵ rapporte une anecdote qui montre bien la vraie nature du discours

15 Daniel (J.), Afanassiev (Y.) op. cité, p. 133-34.

politique : être poétique. Pour justifier l'interdiction d'un film (Le Chagrin et la pitié) à l'ORTF, le directeur de cet organisme à l'époque, de BRISSON, déclarait au Général de Gaulle qu'un tel film, montrant que beaucoup de Français avaient été collaborateurs (ou au moins n'avaient guère été résistants), pouvait produire un effet négatif sur les Français (et sur les étrangers, bien sûr). Le Général de Gaulle lui demanda ce qu'il pensait des faits relatés :

D. Brisson : «je crains que ce ne soit une vérité historique».

De Gaulle : «Et alors?»

D. Brisson : «Si c'est une vérité historique, faut-il la dissimuler?»

De Gaulle : «Mais, Brisson, qu'est-ce qu'une vérité historique?

L'Histoire c'est de la poésie. Vous croyez que j'aurais pu faire le 18juin avec des vérités historiques? Toute mon histoire, c'est de la magie. Il faut dire aux peuples ce qu'ils doivent faire, il leur faut des rêves pour qu'ils agissent. Mais si vous faites l'Histoire, vous ne faites pas l'histoire».

Cependant, de ce discours on ne peut pas attendre seulement des conséquences nulles, voire négatives. *Les effets pervers* peuvent être, et sont sans doute, et on peut dire, presque comme toujours, plus importants. Youri Afanassiev insiste sur le fait que la glasnost, que le discours pragmatique ont révélé le *caractère globalement négatif du bolchévisme* et incité la «base» à sortir de sa passivité. La société civile s'est réveillée : une révolution par le bas est peut-être en marche. Se mettant à l'écoute des masses (et non plus s'efforçant seulement de «rallier» les autres à sa politique, bref acceptant la démocratie), Gorbatchev pourra peut-être faire sortir l'URSS de la stagnation... au prix de beaucoup de sueur, et peut-être de sang, non point pour arriver à réaliser une utopie de plus mais pour accepter que se crée une société nouvelle, dans la concurrence large... *des discours*.

M. ROBIN